

Propagande pour l'amour

Annie Gaudreau et Patrick Lafontaine

Volume 42, numéro 4 (250), novembre 2000

Masculin/Féminin : quelle différence?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32691ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaudreau, A. & Lafontaine, P. (2000). Propagande pour l'amour. *Liberté*, 42(4), 51-57.

Propagande pour l'amour

Annie Gaudreau, Patrick Lafontaine

J'aime comme un homme. Je m'agrippe pour aussitôt m'enfuir. Je trouve toujours de bonnes raisons. Je t'étouffe d'amour un temps et te laisse tomber, en me retournant le mal que je te fais. Disloquée du cœur à force de mal aimer. Si tu me manques à nouveau, je te paierai pour que tu reviennes. J'achèterai une maison spacieuse, une auto de l'année, un chien irréprochable. Je te promettrai des enfants. Une fille comme tu le souhaites.

J'ai oublié les clichés qui pourraient te définir. Ne me reste que ce qui me fait envie chez toi : la douceur de ta transparence. Qui me permet d'entrevoir l'avenir, et la foule qui passe. Tout ce à quoi l'on renonce en couple, à commencer par soi-même, ta transparence me l'offre. Voilà bien l'envie que j'ai de toi – te voir au-delà.

NOTRE AMOUR EMBRASSE PLUS QUE LA SIMPLE COÏNCIDENCE

Au mot *conjoint* tu préfères *amants*. Tu avais déjà corrigé *marriage* par *liaison*. Je croyais que c'était un mot qu'on n'employait qu'à la télévision, dans les soaps. J'apprends à te connaître à travers les mots que tu n'aimes pas. Ceux que tu nous refuses.

Et pourtant je connais ton corps. Je sais le cercle de tes bras, le cercle de tes jambes, le cercle de ton regard. Toutes formes qui se fondent sur mon désir, en définissent le tracé exact. Toutes formes sans contour et qui nomment tendresse l'air que je respire.

J'aime comme un homme. Je m'endors après l'amour et je cherche la sortie de secours quand ça devient sérieux. J'incarne les vieux clichés dans mon corps de femme.

J'ÉCRIS MAIN DANS TA MAIN

Je fais l'amour comme un homme. Avec ma peau.

Je pense à toi avec mon sexe : au frisson qui passe de toi à moi la plupart du temps.

UN OPUSCULE TOUT BLANC

J'ai la curiosité du plein désir et du plein plaisir. Sentir tout à la fois. Prendre ta place et le risque de ta peau.

Puis tout à coup je te vois femme. Et je m'étonne de marcher à tes côtés. Tu ne contiens plus la foule, elle t'accuse au contraire, souligne tes traits, me rappelle à la distance qui te fait si différente. Et je sais que je ne t'aime pas, que je ne sais pas le chemin jusqu'à ta nuque, que j'ignore le clair de tes seins. Je suis seul, fermé ; seul contre toi.

J'Y AI MIS LE TRACÉ DE TON CRI

Étendue dans notre lit bleu, j'étudie le frémissement, le tien et le mien et le nôtre. Je reprends tes mouvements, les reproduis. Pour faire contrepoids, balancer le plaisir. Je m'élance dans une vague que je pressens ancienne mais qui est neuve pour moi. Je mémorise ton sourire dans notre île toute bleue.

QUE SAIS-JE DE TOI SINON LA TENDRESSE ?

Nous étions devenus un seul motif. Mais je reconnaissais encore certaines de nos formes. Mon ventre dans la courbure de ton dos. Sur le point de faire un. Ça se passait dans la caverne couleur couleuvre. Je ne sais plus si ça ressemblait plus à une naissance qu'à une mort.

TELLE EST NOTRE DIFFÉRENCE

Je voudrais aimer plusieurs en même temps. T'aimer de toutes les postures. Dans toutes les expressions possibles. T'aimer avec mon corps dans une sexualité qui reste à faire. Qui apprend à parler.

CE QUI MÉCHAPPE DE MOI-MÊME

Je ne suis pas une image dans tes yeux. Je tremble dans ta pupille. Je te berne, je te joue le beau rôle. Je suis celle et celui qui t'aveugle.

ET QUE TU PORTES

Ne me dis pas tu. Puisque c'est de toi aussi que l'on parle. Nos voix ont maintenant le loisir de se fondre en une seule. Prends ma couleur et mes inflexions. Caméléons. La différence se loge souvent dans un tout petit battement.

PARFUM EXOTIQUE

L'amour se fait sans peau, goutte à goutte de sang, sécrétion sur sécrétion.

NOUS PORTONS DEUX SEXES ET VIVONS ENCORE DANS LES CAVERNES

Lorsque nous nous serons affranchis de notre épiderme, nous pourrions pousser plus avant nos sentiments, découvrir l'autre en son fort intérieur. Courir le risque d'y rester collé.

Tes cuisses et mes cuisses. Tes cuisses indifférentes à qui je suis. Nos bouches qui se ressemblent. Le rythme halluciné dans nos

poitrines ne distingue plus ni l'homme ni la femme que nous étions, dont nous nous détachons.

Devant la coïncidence un aveu

L'impuissance à me refuser.

Le plaisir de ta différence.

J'aime les mots et les corps qui les incarnent. Les mots qui nomment les corps.

Ceux qui ne s'accordent pas, sans genre, à notre image. Les mots belliqueux et désobéissants. Les prénoms asexués. La carnation de ta peau.

PRENDRE LE TEMPS DE SORTIR DE SA PEAU

et bien que j'y goûte encore

il n'épuise rien

N'EST-CE PAS MON SEXE QUI EMPÊCHE

le langage des sexes

NOTRE INDIFFÉRENCE

COMMENCE DANS LA PÉNOMBRE

D'UN VENTRE LUISANT

QUE NOUS CHOISSONS

POUR TE SÉDUIRE

couché en fusil de chien, notre corps va bientôt naître

JE ME FAIS LISSE

seule la propagande pour l'amour

nommera le corps

sa solitude complète

IL ÉPUISE LES BATTEMENTS

l'amitié est une déclinaison de l'amour. Et l'amour tout ce qui compte. Tous pareils après la souffrance, les meurtrissures de chair et d'âme. Un besoin de l'autre qui vous effraie à en pleurer la nuit.

VIDE LES CADRES ET DES COURANTS NAISSENT

tes cuisses et mes cuisses / tes cuisses indifférentes à qui je suis / nos bouches qui se ressemblent / le rythme halluciné dans nos poitrines ne distingue plus ni l'homme ni la femme que nous étions / dont nous nous détachons

PARMI LES LIEUX CLOS

ai taillé les arbres

IL S'OUVRE UNE BLANCHEUR

vidé les eaux

DE PAR LES MENSONGES

plié l'horizon

puis refermé ta bouche

sur mon amour

L'indifférence des sexes – les sexes indifférenciés, beauté théorique. Mais le désir épidermique. L'amour qui tient chaud, celui des bras réels. Étendue contre toi, je suis

avant toi la mort est une marche

femme, je suis ce que tu fais de moi. Je n'ai soudain plus

de pas de fauve dans la forêt

de mots pour résoudre cela qui fabrique le désir.

aux murs de stuc et d'ors

au son de cuivre et de gloire

de meurtre de velours mauve

à grands coups répétés

de vacarme et de joies

La réflexion ne fait que commencer. On s'égare, les mots nous manquent. On essaie

avant toi la mort n'existe pas

plusieurs commencements. On ne sait plus comment conjuguer, depuis que je suis en toi

L'AMOUR SE FERA

et toi en moi. *Nous* ne veut plus rien dire. *Je* est toujours seul.

DANS L'ÉTONNEMENT DE NOS SIMILITUDES

illustration : Jonathan Plante